

FESTIVAL
LA GACILLY
PHOTO

BRETAGNE[®]

MORBIHAN



1^{ER} JUIN
4 OCTOBRE
2026

1826-2026

LA PHOTOGRAPHIE
UNE AVENTURE FRANÇAISE

FESTIVAL
LA GACILLY
PHOTO

1826-2026

LA PHOTOGRAPHIE **UNE AVENTURE FRANÇAISE**

23^E ÉDITION



DU 1^{ER} JUIN AU
4 OCTOBRE 2026

DOSSIER DE PRESSE
26 Mars 2026

**Pour utiliser des photos libres de droit extraites de la programmation du Festival,
nous vous invitons à vous rapprocher de notre agence de presse 2^e BUREAU :**

Sylvie Grumbach, Martial Hobeniche, Marie-René de La Guillonnière
Tél. : +33(0)1 42 33 93 18 • lagacilly@2e-bureau.com • @2ebureau

festivalphoto-lagacilly.com
@lagacillyphoto #lagacillyphoto





ÉDITOS **P. 4**

JACQUES ROCHER

Fondateur du Festival Photo La Gacilly

OLIVIER ATHIMON

Maire de La Gacilly

LIONEL SCUR

Président du Festival Photo La Gacilly

MÉLINA LE BLAYE

Directrice du Festival Photo La Gacilly

CYRIL DROUHET

Commissaire des expositions
du Festival Photo La Gacilly



PROGRAMMATION **23^E ÉDITION** **P. 14**

1826-2026 : LA PHOTOGRAPHIE, UNE AVENTURE FRANÇAISE

Nadar
Jean-Marie Périer
Pierre et Gilles
Willy Ronis
Sebastião Salgado
Raymond Depardon
Jane Evelyn Atwood
Pierre Le Gall
Vincent Munier
Sophie Hatier
Claudine Doury
Éric Garault
Serge Sibert
Julie Bourges
Lys Arango
Ingmar Björn Nolting
Lee Shulman
Jérôme Gence
Brodbeck & de Barbuat



DROIT À LA CULTURE **POUR TOUS** **P. 34**

FESTIVAL PHOTO

DES COLLÉGIENS DU MORBIHAN

ACCOMPAGNER L'EVEIL CULTUREL



PROGRAMME **CULTUREL 2026** **P. 38**

AGENDA

VISITES & ATELIERS



À L'INTERNATIONAL **P. 41**

FESTIVAL PHOTO LA GACILLY-BADEN



L'ASSOCIATION **& SES VALEURS** **P. 43**

LE FESTIVAL PHOTO LA GACILLY

RÉSEAUX ARTISTIQUES CULTURELS

RÉSEAUX DÉVELOPPEMENT DURABLE

PARTENAIRES

INFORMATIONS PRATIQUES

CONTACTS



**Visionner le replay
de la conférence
de presse**

LE MOT DU FONDATEUR



La photographie est un médium universel. Elle traverse l'instant, les décennies et les siècles pour nous éclairer, nous questionner, nous émouvoir.

La Gacilly, le temps du Festival Photo, devient un village dans les images où ruralité et culture se répondent, avec la volonté d'en faire un haut lieu de la photographie-miroir de nos sociétés et attentif aux enjeux écologiques - porté par la diversité de ses écritures et une mise en scène unique, à ciel ouvert.

Depuis plus de vingt ans, des photographes de renom et des talents émergents y exposent. Fréquenté chaque été par plus de 300 000 visiteurs et fort de l'écho européen de son édition à Baden, en Autriche, le Festival Photo La Gacilly est aujourd'hui une référence.

Cette année, aux côtés des plus grands photographes internationaux, notre regard se tourne vers le bicentenaire de l'invention de la photographie en France. Un voyage, des voyages en images, exigeants et sensibles, que nous vous invitons à découvrir.

Belle édition 2026 à toutes et à tous.

JACQUES ROCHER

Fondateur du Festival Photo La Gacilly



BIENVENUE À LA GACILLY



Chaque été, notre commune de La Gacilly devient bien plus qu'un village : elle se transforme en une immense galerie d'art à ciel ouvert.

Le Festival Photo La Gacilly est aujourd'hui l'un des grands rendez-vous culturels de Bretagne et bien au-delà. Il attire chaque année plusieurs centaines de milliers de visiteurs venus découvrir la photographie dans un cadre unique, au cœur de notre patrimoine et de nos paysages.

En tant que nouveau maire, je tiens d'abord à saluer le travail remarquable de celles et ceux qui ont imaginé et fait grandir ce festival au fil des années, à commencer par Jacques Rocher. Grâce à cette vision, La Gacilly est devenue un lieu où la culture est accessible à tous.

C'est d'ailleurs l'une des grandes forces de ce festival : rendre l'art libre et accessible, en proposant une exposition gratuite à ciel ouvert, pour tous les publics, habitants comme visiteurs.

Mais le festival est aussi un formidable moteur pour notre territoire. Avec plus de 300 000 visiteurs chaque année, il participe pleinement au dynamisme économique local : commerces, artisans, restaurateurs, hébergeurs et acteurs touristiques bénéficient de cette belle énergie estivale.

Au-delà des chiffres, c'est surtout une aventure humaine et collective. Le festival fait rayonner notre commune, valorise notre patrimoine et rassemble habitants, bénévoles, artistes et visiteurs autour d'une même passion : celle du regard porté sur le monde et cette année sur notre pays.

Je souhaite à chacune et chacun une très belle découverte de cette nouvelle édition. Bienvenue à La Gacilly.

OLIVIER ATHIMON

Maire de La Gacilly

REGARDER LE MONDE, FAIRE TERRITOIRE



Il y a deux cents ans, la photographie naissait en France.

Deux siècles plus tard, elle continue de nous apprendre à regarder le monde autrement.

À La Gacilly, nous n'avons jamais voulu réduire la photographie à un seul sujet. Dès l'origine, sous l'impulsion de Jacques Rocher et Auguste Coudray, le Festival a été pensé comme un espace d'ouverture : un lieu où l'image interroge le rapport de l'Homme à la nature, mais aussi aux grands bouleversements de notre temps - sociaux, technologiques, géopolitiques.

Non pour asséner des vérités, mais pour susciter l'émotion et le questionnement. Cette exigence simple - accessible et profonde à la fois - constitue toujours notre ligne de conduite.

Le choix fondateur d'un festival gratuit, en plein air, au cœur d'un village, demeure une singularité forte. Ici, l'art circule librement. Il va à la rencontre de publics qui ne franchiraient pas spontanément la porte d'une galerie. Cette dimension populaire, au sens le plus noble du terme, fait l'ADN du Festival.

Au fil des années, le Festival Photo La Gacilly est devenu un acteur structurant du territoire. Il contribue à son attractivité, soutient l'économie locale, valorise ses savoir-faire et participe à une certaine qualité de vie. Il démontre qu'un projet culturel ambitieux peut être profondément enraciné dans un territoire rural tout en rayonnant largement.

Nous croyons à une écologie positive : une photographie qui éclaire les défis du monde sans céder au discours culpabilisant. Une photographie qui laisse place à la nuance, à la réflexion, à la liberté de regard. Dans un environnement saturé d'images, nous défendons une expérience qui prend le temps.

Célébrer le bicentenaire de la photographie, c'est rappeler que cet art n'a jamais cessé d'évoluer, de questionner ses propres frontières, d'accompagner les mutations de notre société. Fidèle à l'esprit qui l'anime depuis son origine, le Festival continue d'avancer avec cette conviction : rendre l'art accessible, ouvrir les regards, et faire dialoguer culture, territoire et responsabilité.

Rien de tout cela ne serait possible sans l'engagement fidèle de nos partenaires publics et privés, le soutien de nos mécènes, l'implication de nos bénévoles, la mobilisation des équipes et la confiance des habitants qui font vivre le Festival au quotidien. À chacune et chacun d'entre eux, nous adressons notre gratitude sincère. Le Festival est une œuvre collective : il appartient à tous ceux qui le portent.

LIONEL SCUR

Président du Festival Photo La Gacilly

QUAND LA PHOTOGRAPHIE FAIT PARTIE DE NOS VIES



En 2026, le Festival Photo La Gacilly s'inscrit dans une année tout à fait particulière : celle du bicentenaire de la photographie. Deux cents ans se sont écoulés depuis les premières images de Nicéphore Niépce, et pourtant, jamais la photographie n'a été aussi présente dans nos vies, aussi quotidienne, aussi essentielle.

Depuis deux siècles, la photographie n'a cessé d'évoluer. Elle a traversé les révolutions techniques, accompagné les bouleversements sociaux, documenté le monde, interrogé le réel mais aussi témoigné de nos vies les plus ordinaires : elle capture les moments simples, les paysages familiers, les visages aimés. Elle est devenue un langage universel, une manière de partager, de comprendre et parfois de réinventer notre regard. Aujourd'hui, elle est partout : dans nos poches, sur nos écrans, dans l'actualité comme dans nos souvenirs personnels. Elle façonne notre rapport au monde autant qu'elle en garde la mémoire.

Dans ce contexte, le Festival Photo La Gacilly a toujours eu une ambition particulière : offrir à la photographie un espace de rencontre ouvert, accessible et vivant. Chaque été, les images quittent les murs des musées et des galeries pour s'installer au cœur du village, dans les rues, les jardins et les venelles de La Gacilly.

Ici, la photographie se découvre au détour d'une promenade, d'un regard, d'un instant partagé. Elle s'invite dans le quotidien, provoque la rencontre, suscite l'émotion et ouvre le dialogue. Ici, l'image ne s'impose pas : elle accompagne, elle interpelle, elle relie.

À l'heure où les images circulent à une vitesse vertigineuse, le festival propose un autre temps : celui de la contemplation, de l'attention et de la réflexion. Les photographes que nous présentons cette année s'inscrivent dans cette longue histoire de la photographie, tout en explorant les formes contemporaines. Leurs œuvres nous rappellent combien cet art demeure un outil puissant pour comprendre notre monde, questionner nos sociétés et nourrir notre sensibilité.

Cette aventure ne pourrait exister sans l'engagement de celles et ceux qui la rendent possible : les artistes, l'équipe du festival, les bénévoles, les partenaires publics et privés, et bien sûr, vous, visiteurs fidèles ou curieux de passage. Ensemble, vous faites vivre cette conviction que la photographie est un bien commun, un art du partage, au cœur du quotidien de chacun.

En 2026, célébrer la photographie, c'est célébrer notre capacité à regarder le monde autrement. Je vous souhaite un festival riche de découvertes, d'émotions et de regards partagés.

MÉLINA LE BLAYE

Directrice du Festival Photo La Gacilly



POUR GARDER NOS ÉMOTIONS INTACTES



**« Photographier, c'est mettre sur la même ligne de mire la tête,
l'œil et le cœur. » Henri Cartier-Bresson**

par Cyril Drouhet, Commissaire des expositions du Festival Photo La Gacilly

C'était il y a tout juste 200 ans

En ce matin d'été, dans un ciel sans nuage, les premières lueurs du soleil viennent illuminer les toits du petit village de Saint-Loup-de-Varennnes, en Bourgogne, à quelques kilomètres de Chalon-sur-Saône. Au dernier étage de sa propriété du Gras, un homme, le dos courbé, ouvre sa fenêtre et pointe l'objectif d'une caméra, qu'il a confectionnée de bric et de broc, vers le paysage qui s'étend devant lui. Il sent que, cette fois-ci, la chance est avec lui. L'appareil ne doit plus bouger durant au moins huit heures. Nicéphore Niépce a 61 ans et il patiente, sûr du résultat, se remémorant de longues années de recherche. Il a plus l'allure d'un notable que d'un savant excentrique. Et pourtant. Cet homme a connu les grandes heures de la Révolution et de l'Empire. Il s'est nourri des idées du progrès, des besoins technologiques d'une industrie naissante. Il a dans le sang et dans l'esprit ce goût pour la science, une boulimie innée pour les inventions qui bouleverseront les sociétés futures. Avec son frère Claude, il a déjà trouvé un moyen d'extraire le sucre à partir de la betterave, il a cultivé une nouvelle fibre qui peut remplacer le coton, et il a mis au point, en 1807, le pyrèlophore, un moteur avant-gardiste qui assure la propulsion d'un bateau en aspirant et recrachant l'eau.

Depuis longtemps, cet érudit connaît le principe de la camera obscura, décrit depuis l'Antiquité : si l'on perce un trou dans une boîte noire plongée dans l'obscurité, l'image renversée de la scène extérieure se reflète sur la paroi opposée. Nos boîtiers d'appareils photographiques fonctionnent toujours ainsi. Niépce a eu l'idée, simple au premier abord, de chercher à obtenir une image par l'action de la lumière et de la « fixer » sur un support, de la rendre visible de façon permanente. Dix années d'expérimentations et de recherches n'ont pas eu raison de sa persévérance. Et, ce jour-là, il a eu une idée de génie. Il a placé à l'intérieur de son appareil une plaque d'étain recouverte de bitume de Judée, une sorte de goudron naturel. Dans l'après-midi, il la retire avec précaution et fébrilité, la lave dans un bain d'essence de lavande diluée qui dissout les parties n'ayant pas reçu la lumière. Il l'observe et son visage s'irradie : tout est sombre, le résultat est difficile à déchiffrer, mais on distingue un pigeonier à gauche, un arbre dans le prolongement d'un toit, une cour, et le ciel, très pâle, au loin. Nous sommes en 1826. Un monde nouveau vient de naître, qui va bouleverser nos habitudes, jusqu'alors marquées par la civilisation de l'écrit. Dans la campagne française, Nicéphore Niépce vient d'inventer la photographie.

La France, terreau de la photographie

Pour cette 23^e édition du Festival Photo La Gacilly, nous nous devons de célébrer l'anniversaire d'un procédé qui a profondément imprégné nos modes de vie et nos consciences. Oui, la photographie est une aventure française, perfectionnée et commercialisée par Louis Daguerre, popularisée par Gustave Le Gray, puis immortalisée par ces magiciens de la pellicule que sont Eugène Atget, Brassäi, Henri Cartier-Bresson, Sabine Weiss, Marc Riboud, Françoise Huguier, la liste est si longue. Les grandes agences de photoreportage, Magnum, Gamma, Sipa, Rapho, sont nées à Paris. Et c'est sur la terre de France, où les galeries d'art sont légion, où les expositions de nos grands maîtres attirent les foules, où les maisons d'édition donnent leur chance aux nouveaux talents, que l'on compte les plus belles manifestations liées à l'image fixe. Après avoir mis ces dernières années à l'honneur les photographes britanniques, ceux du Japon, d'Italie, d'Afrique ou d'Amérique du Sud, il était temps de ne pas boudier notre plaisir en rendant hommage à tous ces héritiers de Nicéphore Niépce, celles et ceux qui, dans l'hexagone, portent haut les valeurs et l'émotion de cet art protéiforme.

Il aura fallu du temps cependant pour que la photographie, en France, trouve une certaine forme de respectabilité et parvienne à acquérir ses lettres de noblesse. A ses débuts, des peintres comme Delacroix ou Degas condamnerent ce moyen mécanique et dépourvu d'âme « ne produisant jamais de travaux qui puissent être comparés le moins du monde aux œuvres qui sont le fruit de l'intelligence et de la connaissance de l'art. » Le poète Charles Baudelaire se lança même dans une diatribe virulente contre les studios qui commençaient à fleurir sur les boulevards parisiens, écrivant : « La société immonde s'est précipitée comme un seul Narcisse pour contempler son image banale sur le métal. » Aucun doute, il aurait détesté les selfies.

Certes, nous vivons aujourd'hui une époque où l'image a littéralement envahi notre quotidien, avec tous les excès que les nouvelles technologies ou l'Intelligence artificielle peuvent occasionner. Tout individu pourvu d'un Smartphone s'est improvisé photographe et plus de 2 100 milliards de photographies ont ainsi été prises dans le monde en 2025. Environ 14 milliards de clichés sont partagés chaque jour sur les réseaux sociaux, dont 6,9 milliards via WhatsApp, 3,8 milliards via Snapchat et 1,3 milliard sur Instagram. Mais il existe un fossé profond entre ces instantanés que nous prenons au fil de nos pulsions et les œuvres que vous pouvez découvrir chaque année dans les venelles, dans les jardins, sur les murs de notre village du Morbihan. Car ces dernières sont le fruit d'une création, d'une réflexion, d'un regard artistique ou documentaire, d'une vision émotionnelle de notre monde. Ce qui fait la différence, les grands artistes sont les mieux placés pour en parler. « Vous pouvez regarder une image pendant une semaine et ne plus jamais y penser. Vous pouvez aussi regarder une image pendant une seconde et y penser toute votre vie », aimait répéter le peintre surréaliste Joan Miró. Une photo marquante ne s'oublie pas. « Toutes les photos sont précises. Aucune d'elles n'est la vérité », précisait le grand Richard Avedon. Une façon de dire qu'une image réfléchie est influencée par le point de vue unique du photographe, et qu'elle devient volontairement subjective. Enfin, rien de plus censé que ces propos de Karl Lagerfeld avouant : « Ce que j'aime dans la photographie, c'est qu'elle capture un moment qui est parti pour toujours, impossible à reproduire. » Une photo devient un pont entre hier et aujourd'hui. Quand elle traverse le temps, elle devient une œuvre d'art.

Il serait hasardeux, voire présomptueux, de résumer à La Gacilly 200 ans de photographie française en vingt expositions. Les vingt artistes que nous vous proposons de découvrir ou de revisiter sont le reflet du sillon que nous continuons de tracer depuis nos débuts : leurs écritures, humanistes et sensibles, nous font réfléchir et nous émerveillent sur un monde que nous souhaitons plus harmonieux en ces temps troublés. Ils nous invitent à réveiller nos sens endormis.

L'art du portrait



On estime que près de 100 millions de selfies sont pris chaque jour. Un chiffre vertigineux pour un égocentrisme décuplé. Pour les photographes dignes de ce nom, l'art du portrait nécessite une autre exigence qu'un simple clic réalisé à la va-vite. Trois expositions, trois époques mettent en lumière trois génies de cette spécialité. Aux prémices de la photographie, il y eut les **Nadar**. Jusqu'à la seconde moitié du XIXe siècle, les personnages les plus influents avaient pour habitude de faire appel à un peintre pour laisser une image d'eux à la postérité ? Avec Félix, Adrien et Paul Tournachon (dits Nadar), la photographie va révolutionner cette pratique. Dans leur studio parisien, la haute bourgeoisie et les grandes figures des arts et de la littérature viennent se faire « tirer » le portrait, certes dans un style encore très académique. Mais désormais, on peut mettre une réalité sur le visage de Victor Hugo, d'Auguste Rodin, de Sarah Bernhardt, ou d'Alexandre Dumas. La force de leurs regards, l'élégance de leurs postures, l'intensité de leur personnalité continuent de nous hypnotiser, faisant une victime, la peinture figurative. Cent ans plus tard, l'œil malicieux et bienveillant de **Jean-Marie Périer** se penche sur les vedettes de la chanson nées dans l'insouciance des années soixante. Des filles et des garçons de son âge qui font alors tourner les têtes : Johnny et Sylvie, Françoise Hardy et Jacques Dutronc, les Beatles et les Stones. Chaque cliché est pris au naturel ou résume une tranche de vie : le photographe prend des photos pour amuser ou pour saisir la légèreté grave de jeunes idoles qui avancent sans tourment dans la vie. Des fragments d'autobiographie, les carnets heureux d'un temps révolu. Enfin avec **Pierre et Gilles**, nous entrons dans un univers où la photographie et la peinture sont intrinsèquement liées. Ces deux artistes se sont rencontrés il y a tout juste cinquante ans, et leur signature ne forme qu'une seule entité. Leurs « tableaux », uniques et reconnaissables au premier coup d'œil, mettent en scène leurs proches, anonymes ou célèbres, dans des décors sophistiqués, entre rêves mythologiques et culture populaire. Grattez un peu le vernis de leurs œuvres, et vous reconnaîtrez Madonna, Naomi Campbell, Stromae ou Isabelle Huppert comme vous ne les avez jamais vus.

La mémoire du monde



Les photographes captent dans leur boîtier toute la mémoire du monde, et certaines images ont cette singularité d'entrer dans l'Histoire. Autant de précieux témoignages visuels pour mieux comprendre l'évolution de nos sociétés. **Willy Ronis** restera dans le Panthéon des grands maîtres de la photographie car il a su capter les ferments de bonheur d'une époque, en dérobant des instants de vérité. On connaît tous ses clichés iconiques, les amoureux de la Bastille, le gamin et sa baguette de pain, la péniche aux enfants ; on connaît moins ces pépites heureuses qu'il a réalisées, trente années durant, en Kodachrome dans les rues de Paris.

Des images en couleur d'une étonnante proximité temporelle, qui révèlent une nouvelle facette de cet humaniste prolifique. Quant à l'immense **Sebastião Salgado**, indéfectible compagnon de route de notre Festival, il nous a tristement quitté il y a un an déjà, le 23 mai 2025. Sa profonde humanité a fait les belles heures de La Gacilly avec quatre expositions toujours plébiscitées par les visiteurs. Pour lui rendre hommage, son épouse Lélia nous propose une inédite rétrospective, avec certaines photos qu'il a lui-même commentées. Dans ses clichés d'exodes, dans sa colossale fresque sur l'homme au travail, dans ses lumières de l'Eden amazonien, on retrouve sa foi en l'humanité, son souci de la solidarité, son énergie créatrice. Autre géant : **Raymond Depardon**. Entre le reporter et l'artiste, entre l'homme de presse et l'invité des grands musées, jamais sans doute un photographe n'aura présenté un éventail visuel aussi large. De l'agence Dalmas à Magnum, ses prises de vue en noir et blanc sur le Liban, l'Afrique ou la paysannerie française ont fait sa notoriété. Pour mieux nous dérouter, il nous propose une plongée dans ses archives en couleurs, « des bonbons acidulés » comme il aime les définir : un travail plus personnel et énergisant réalisé au fil de ses soixante années de reportages. Récompensée par les prix les plus prestigieux, la photographe franco-américaine **Jane Evelyn Atwood** a un lien profond avec notre pays où elle réside depuis les années 1970. Elle a construit, avec délicatesse et dignité, une vision très personnelle de la France, s'attachant aux exclus, aux laissés pour compte, aux oubliés de notre civilisation. A-t-elle ressenti le besoin de s'éloigner des affres de l'humanité ? Quoiqu'il en soit, son dernier essai sur les chevaux, que nous vous dévoilerons, résonne comme un hymne à la liberté. Enfin, pour clore cette séquence, et parce que nous aimons faire découvrir des pépites, nul ne peut rester insensible face aux clins d'œil facétieux, ironiques et légers de **Pierre Le Gall**. Cet homme discret méritait que ses instants d'éternité, saisis au hasard de ses pérégrinations, soient plus largement diffusés. Car ils sont des éclats de vie espiègles qui nous font aimer l'existence.

À la gloire du vivant



Pour autant, notre Festival ne délaisse pas la cause environnementale. Bien au contraire. Depuis notre création, le monde du vivant reste au cœur de notre programmation. Certes, on sent bien tous les jours que la volonté de réguler le climat a été délaissée par nos dirigeants, au fur et à mesure que les temps modernes s'enfoncent dans la crise économique et les conflits qui bouleversent nos équilibres, alors même que les catastrophes naturelles se multiplient. N'oublions jamais que les guerres laissent derrière elles des villes en ruines et des peuples brisés, mais aussi des terres mortes, des rivières polluées, des champs stériles. Raison de plus pour magnifier et glorifier cette nature à qui nous devons tout. Les artistes que vous découvrirez à La Gacilly cet été refusent de baisser les bras.

Vincent Munier reste le chantre d'une écologie positive et revient dans notre village breton avec son dernier opus, *Le Chant des Forêts*, dont le documentaire, sorti sur les écrans l'hiver dernier, a conquis le public. Cette ode aux bois vosgiens de son enfance et à la vie sauvage qui s'y cache résonne comme une invitation à la déconnexion. **Sophie Hatier**, quant à elle, trace une route poétique à travers un monde d'espaces sereins sortis de l'aube du Monde : l'artiste photographie de silencieux tableaux, à la limite de l'abstraction, faits de ciels, de falaises et de geysers... **Claudine Doury**, avec son écriture si sensible, si douce, nous emmène à la découverte de ces peuples du Nord qui, au moment du solstice d'été, célèbrent le retour de la vie et entrent en communion avec le feu, l'eau et le végétal.



Pour **Éric Garault**, il s'agit d'honorer celles et ceux qu'il nomme les Gardiens du Vivant : au Togo, en France, aux Pays-Bas, en Équateur, on plante des arbres pour régénérer la terre, pour développer des frontières naturelles, contre la prédation des Hommes. Plus proche de chez nous, dans la région du Bugey, le photoreporter **Serge Sibert** a voulu montrer le quotidien de plusieurs familles de paysans : ils perpétuent et modernisent une agriculture à échelle humaine, à l'heure où la transmission de l'outil de travail est un enjeu crucial pour demain. **Julie Bourges** a arpenté notre département du Morbihan, terre de contes et de légendes : dans un monde imaginaire qui n'appartient qu'à elle, cette artiste rennaise a retrouvé les héritières des fées Morgane et Viviane, dans les mystérieuses forêts de Brocéliande ou les îlots du Golfe. Pour **Lys Arango**, notre sort nous appartient et il n'y a pas de fatalité : le Guatemala souffre d'une monoculture avec, pour corollaire, une malnutrition endémique ; mais la sagesse des anciens, celle d'une culture maya enfouie, peut permettre aux champs de refleurir. **Ingmar Björn Nolting**, enfin, réussit la prouesse de faire la synthèse en images des paradoxes qui traversent notre société : si le climat reste une préoccupation, nos modes de vie modernes bafouent les principes premiers d'une sauvegarde environnementale.

L'image dans tous ses états



La photographie a ce pouvoir de figer un instant donné. Mais Nicéphore Niépce ne comprendrait plus notre époque. On est passé du crayon à l'ordinateur portable, de l'argentique au tout-numérique, et les nouvelles technologies peuvent se révéler un puissant moyen pour s'affranchir de la réalité, voire de la détourner. De nombreux photographes s'interrogent sur les limites de ce médium, et nous avons souhaité que La Gacilly soit le réceptacle de leurs questionnements.

Lee Shulman, fondateur d'Anonymous Project, a créé l'une des plus importantes collections privées de photographies d'amateurs avec plus de 800 000 diapositives Kodachrome. Ces images racontent l'histoire de nos vies où se mêlent harmonieusement des souvenirs oubliés. Une nouvelle façon d'interpréter notre place dans le monde contemporain. Pour **Jérôme Gence**, nul besoin de dénoncer les excès des réseaux sociaux : ses images, implacables, racontent comment peu à peu nous nous détachons des autres individus, comment notre propre solitude nous enferme dans des univers virtuels au point de nouer des mariages avec des personnages fictifs. Enfin, le couple d'artistes **Simon Brodbeck et Lucie de Barbuat** casse les codes de la photographie traditionnelle en créant des œuvres issues d'un monde qui n'existe pas, en réécrivant aussi l'Histoire à partir de l'Intelligence Artificielle. Des récits étranges qui deviennent des « hallucinations ».

200 ans après son invention, la photographie, nous le constatons dans cette programmation, est devenue plus qu'un simple art visuel. C'est une façon de voir le monde, de ressentir des émotions, de raconter des histoires. Elle fige des moments qui, sinon, se perdraient dans l'oubli, créant un pont entre le passé et le présent. Elle permet aussi de mieux réfléchir sur notre avenir à tous.

CYRIL DROUHET

Commissaire des expositions du Festival Photo La Gacilly

1826-2026

LA PHOTOGRAPHIE
UNE AVENTURE FRANÇAISE



© Nadar

NADAR

France • 1820 - 1910



L'art du portrait

Ils sont nés Tournachon et ont adopté le pseudonyme de Nadar, qui sonne aujourd'hui comme une légende de la photographie française.

Trois hommes, trois précurseurs, trois destins qui ont contribué à donner ses lettres de noblesse à un art encore balbutiant, dans la seconde moitié du XIXe siècle.

De cette saga familiale, on retient souvent Félix Nadar (1820-1910), personnalité flamboyante, tour à tour journaliste pamphlétaire, écrivain, caricaturiste, resté célèbre pour la géniale galerie de portraits qu'il fait de ses contemporains dans les années 1850-1860 : le regard pétillant d'Alexandre Dumas père, le spleen de son ami Charles Baudelaire, la majesté romantique de Franz Liszt ou Victor Hugo, qu'il photographie une dernière fois sur son lit de mort, le visage éclairé à la seule lumière du jour. Un chef-d'œuvre.

Il joue sur les silhouettes et les drapés, gomme les costumes envahissants et les décors pâteux. Félix est un visionnaire et écrase deux personnages restés dans son ombre : son frère Adrien Tournachon (1825-1903), artiste bohème et photographe inspiré, et son fils Paul Nadar (1856-1939), moderne chef d'entreprise et propagateur de Kodak en France.

Le premier joue sur l'expression de ses modèles : le regard perdu d'un Gérard de Nerval ou la mélancolie d'un Gustave Doré.

Le second est né dans l'atelier de son père pour lequel il a posé dès sa plus jeune enfance : la photographie est sa raison d'être. Jusqu'à sa mort, il fera de la maison Nadar, présente à Paris et à Marseille, une institution où défilent toutes les grandes gloires du siècle, de Sarah Bernhardt aux grandes familles aristocratiques.

La fille de Paul, Marthe, légua le fonds de l'atelier à l'État, qui en fit l'acquisition définitive en 1950. Environ 250 000 négatifs rejoignirent alors les Archives photographiques.

Classés Monument historique en 1992, ils ont intégré la Médiathèque du patrimoine et de la photographie lors de la création de l'établissement en 1996.



LABYRINTHE

Exposition réalisée avec le soutien de la Médiathèque du Patrimoine et de la Photographie.

Remerciements à Fatima De Castro, Matthieu Rivallin, Gilles Désiré dit Gosset, et les équipes de la MPP.



© Jean-Marie Périér

JEAN-MARIE PÉRIÉR

France • Né en 1940



"Mes années pop"

Le magazine Vanity Fair raconte qu'à chaque fois qu'une célébrité meurt, le téléphone de Jean-Marie Périér sonne. Mais le résumer à un simple « photographe des stars » est un peu court. L'étroitesse de cette case ne saurait contenir le talent de celui qui a immortalisé l'ascension et la grandeur de ceux qui ont façonné l'esprit du temps de plusieurs générations. Et puis, au moment où il commence sa carrière, dans les années 60, il a le même âge, la même insouciance que ceux qu'il photographie. Johnny Hallyday, Sheila, Sylvie Vartan, Jacques Dutronc, Françoise Hardy ou encore Mick Jagger sont ses compagnons de route, et ces célébrités ne sont pas forcément encore les géants érigés sur les piédestaux que nous leur avons construits.

D'ailleurs, Périér en a assez aujourd'hui d'être constamment renvoyé à ses heures de gloire d'il y a cinquante ou soixante ans. C'est le problème de commencer sa carrière dans une époque qui rêvait d'un futur meilleur et de la terminer dans une autre qui ne fait que fantasmer un passé moins pire.

Chanteurs, créateurs, acteurs... La fraîcheur, l'innocence et le génie de cette deuxième moitié du XXe siècle relèvent d'un savant alignement de planètes que beaucoup regrettent. Certes, les photos de Jean-Marie Périér que nous aimons tant ne seraient plus possibles aujourd'hui. Non pas parce que les photographes et les artistes contemporains sont moins bons qu'hier, mais parce que les conseillers en communication d'aujourd'hui seraient capables de les retoquer sans autre raison que leur mauvais goût.

C'était une planète pop, acidulée et ouverte. C'est ce qu'aimait Périér chez ces iconoclastes qui passaient devant son objectif. Toujours au magazine américain, il racontait encore l'année dernière son admiration pour les « voyous, cinglés mais élégants » comme Serge Gainsbourg et Alain Delon.

« Ils faisaient tout ce dont ils avaient envie, c'est le summum dans la vie. » Liberté, liberté chérie. Alors, comme l'écrit son ami Erik Orsenna de l'Académie française : « Grâce soit rendue à l'œil fraternel et malicieux de Jean-Marie Périér. Par sa poésie, par son invention, il nous a délivrés de la nostalgie. Il nous lègue bien autre chose : l'univers nomade tout à fait détaché du temps, une insolence bienveillante, une île de bonheur où régnait cette chevalerie douce (la gentillesse). En un mot, il nous fait le cadeau de la jeunesse. »



© Pierre et Gilles

PIERRE ET GILLES

France • Nés en 1950 et 1953



En plein coeur

Ce sont deux étoiles filantes qui sont entrées en collision pour créer une galaxie artistique. Il y a cinquante ans, Pierre Commy et Gilles Blanchard se rencontraient pour former presque aussitôt le duo Pierre et Gilles.

Cinquante ans d'une complicité amoureuse et créative qui a fait naître des portraits entre photographie et peinture : des images nourries d'art et de culture populaire, devenues mythiques.

L'univers des deux artistes compose une galerie iconoclaste et sentimentale de portraits psychédéliques, allant d'Étienne Daho à Stromae, de Sylvie Vartan à Nina Hagen, en passant par Jean-Paul Gaultier, Isabelle Huppert ou encore, Clara Luciani. Des stars, mais aussi des proches, incarnant marins ou soldats, ont défilé devant l'objectif du couple pour y être immortalisés, puis idéalisés au pinceau, dans un style unique : un brillant mélange de références à la mythologie, aux religions, aux contes de fées, mais toujours ancré dans les réalités du monde contemporain.

Leur grammaire est baroque. Elle ne cherche pas le réalisme ni la distance : elle fabrique des icônes. Chaque portrait est mis en scène avec les codes des vieilles toiles : fonds peints à la main, cadres ouvragés, couleurs saturées, symboles détournés, références religieuses et antiques à foison. Un savant mélange, un joyeux désordre.

Le duo suit toujours le même protocole : esquisses préliminaires, réunion d'accessoires, maquillage, habillage, préparation de la scène. Une fois la prise de vue réalisée par Pierre, Gilles la rehausse au pinceau, exagérant et embellissant l'image. Le résultat est hypnotique : tout scintille et brille, les teints sont lumineux et les yeux étincelants. L'œuvre est flamboyante, kitsch, sublime.

Ce panthéon raconte aussi cinquante ans de vie culturelle. Leur œuvre essentialise quelque chose de fondamental pour la France : le goût du théâtre, de l'outrance, du sacré, du sublime et du burlesque. Une nation qui aime se regarder dans le miroir, à condition que le miroir soit doré, coloré, sublimé.

Pierre et Gilles ne photographient pas la France, ils la rêvent. Un songe, sans cesse renouvelé, qui dure depuis cinquante ans.

LABYRINTHE

Exposition réalisée
avec le soutien de la
Galerie Daniel Templon.



© Willy Ronis

WILLY RONIS

France • 1910 - 2009



Paris prend des couleurs

Le philosophe Roland Barthes disait qu'en photographie, la couleur était un enduit apposé sur la « *vérité originelle* » du noir et blanc. Comme si elle venait fausser, altérer l'image ; comme si elle constituait une syncope dans la phrase photographique.

Et même si Roland Barthes peut se tromper : le travail de Willy Ronis en est la preuve la plus éloquente. Personnage clé de la photographie française, grande figure de ce courant humaniste, attaché à capter ces moments délicieux de la vie quotidienne, il est connu et célébré pour son œuvre en noir et blanc, fruit de soixante-quinze ans de déclics ininterrompus. Reste qu'il a pratiqué la couleur dès 1955 avec l'apparition du Kodachrome, cette pellicule à la texture si particulière.

Longtemps boudée au XXe siècle car considérée comme vulgaire, commerciale et indigne de la démarche artistique, la couleur chez Ronis n'est ni un prétexte ni une facilité. Elle témoigne d'une autre manière de voir le monde et de le documenter. Ses « vues de Paris » - dont quelques-unes étaient parues en 1958 avant d'être oubliées - sont ici présentées pour célébrer ce chapitre méconnu de ce monument de l'image fixe.

Dans les rues de Paris, Ronis a voulu observer la vie populaire dans toutes ses nuances - joyeuse et mélancolique, légère et grave. Il a su saisir, avec son regard si fin, la beauté simple de ses habitants et de ces petits riens qui font la poésie de la capitale. Surgissent de cette démarche des clichés grandioses qui ne sauraient nous faire regretter, ne serait-ce que l'espace d'un instant, le « Ronis traditionnel ». L'artiste lui-même le concédait : il ne connaissait rien de plus pénible que de pratiquer parallèlement, sur un même sujet, le noir et blanc et la couleur. Il craignait, dans la précipitation, de confondre les boîtiers accrochés en bandoulière.

« À comparer ces photos à ma production en noir et blanc, je n'y trouve pas de différence fondamentale », disait-il. « L'usage de la couleur n'a pas généré pour moi une manière différente de traiter les sujets abordés. Dès mes premières images, mon centre d'intérêt fut la personne humaine dans ses comportements les plus communs. J'ai pourtant abordé des sujets fort éloignés de mes préoccupations habituelles. Mais ce furent là des divertissements passagers, comme pour m'ébrouer, rien qui pût modifier mes occupations ordinaires auxquelles je suis retourné très vite, comme on retourne à la fontaine où l'on épanche régulièrement sa soif. »



LABYRINTHE

Avec le soutien de la Médiathèque du Patrimoine et de la Photographie.

Remerciements à Ronan Guinée, Matthieu Rivallin, Gilles Désiré dit Gosset et les équipes de la MPP.



SEBASTIÃO SALGADO

Brésil • 1944 - 2025



Chasseur de lumière

Jusqu'au dernier jour de sa vie, qui s'est brutalement interrompue à 81 ans, Sebastião Salgado aura vécu pour et par l'image. Il n'était pas qu'un géant de la photographie internationale. Il était aussi un compagnon de route de notre Festival, exposant régulièrement à La Gacilly chacune de ses grandes fresques. Nous ne pouvions que lui rendre hommage. « *C'est un chasseur de lumière dans un monde de ténèbres* ». Le président brésilien, Lula da Silva, avait trouvé les mots justes pour résumer les cinquante ans de carrière de cet infatigable témoin de nos sociétés en mouvement.

Rien ne prédestinait pourtant à la photographie cet économiste de formation. Lorsqu'il quitte son Brésil natal, sous la coupe d'une dictature militaire, en 1969, il se réfugie en France avec sa femme Lélia, devenue son indéfectible collaboratrice. Il cherche alors un moyen pour servir la cause des populations les plus fragiles. Il choisit son arme : un appareil photo, et s'oriente, à ses débuts, vers des sujets sociaux, comprenant que l'image a le pouvoir de changer notre regard sur le monde. Les projets s'enchaînent et son style, si particulier, s'affine, avec des clichés puissants et contrastés, en noir et blanc, dans une écriture à la fois documentaire et poétique. Année après année, de voyages en succès, il compose une oeuvre unique faite d'icônes intemporelles, un véritable condensé des dérives tragiques de notre époque, tant humaines qu'environnementales.

De 1977 à 1984, il parcourt l'Amérique latine. Puis il comprend que le monde industriel vit ses dernières heures de gloire : *La Main de l'homme* le mène dans vingt-six pays, où il s'attache à décrypter les derniers acteurs du travail manuel, des mines d'or dantesques de la Serra Pelada aux usines sidérurgiques de l'URSS. Les vastes mouvements migratoires bousculent les équilibres de notre planète ? Il se lance avec *Exodes*, principalement en Afrique, dans l'examen minutieux des rouages qui entraînent des populations entières à fuir les campagnes pour la ville, ou leur pays déshérité pour un eldorado utopique.

Mais cette humanité sombre, dénuée d'espoir, le bouleverse, l'étouffe. Il cherche la lumière, ces matins du monde baignés de pureté. Avec *Genesis*, il rend hommage aux territoires vierges et à la faune sauvage à l'écart de nos civilisations destructrices de la biodiversité. Enfin, c'est le temps du retour aux sources, avec son dernier travail sur l'Amazonie, une célébration des peuples autochtones, derniers gardiens de nos ressources naturelles. Découvrir cette exposition où il commente certains de ses clichés, c'est remonter un peu le temps et surtout s'interroger sur la fragilité d'une terre si belle que nous risquons de perdre.

📍 GARAGE

Exposition conçue
par Lélia Wanick Salgado
et réalisée en collaboration
avec le Studio Sebastião Salgado.



© Raymond Depardon

RAYMOND DEPARDON

France • Né en 1942



Un monde tout en couleurs

Dans nos rétines et nos mémoires, Raymond Depardon, c'est le noir et blanc. De ses débuts à l'agence Dalmas, puis à Gamma, enfin à Magnum, ce grand maître du photojournalisme – l'un des plus prolifiques aussi, l'a utilisé dans son métier de reporter, de l'actualité politique aux conflits armés, des grands événements sportifs aux faits divers. Il faut dire qu'à l'instar d'un Cartier-Bresson ou d'un Robert Capa, on a toujours associé les nuances de gris à une certaine idée de rigueur et de vérité. « *La grande photo, c'était le noir et blanc. Solennel. C'était comme la Légion d'honneur* », déclarait Depardon encore récemment.

En réalité, il a toujours photographié en couleurs, partout où le vent l'a poussé. Des années 1960 aux années 1980, il travaille avec deux boîtiers : l'un chargé en noir et blanc pour le reportage, l'autre en couleur, dans l'espoir de décrocher la couverture d'un grand magazine. Mais, peu à peu, la couleur devient autre chose : un espace de liberté, un terrain d'exploration personnelle, une manière différente de regarder le monde.

À mesure que s'éloignent les contraintes du photojournalisme, le regard se décale. Les images se font plus silencieuses, plus attentives aux lieux sans événement, aux scènes ordinaires, à la lumière et aux couleurs pour elles-mêmes. Le cadre n'est plus seulement un outil professionnel, il devient un geste assumé, parfois frontal, parfois en hauteur, révélant autant le monde photographié que la présence du photographe. La photographie cesse de répondre à une commande pour s'inscrire dans une errance, une disponibilité, une curiosité renouvelée.

Cette sélection, minutieusement réalisée par son fils Simon parmi des centaines de clichés restés dans des tiroirs, met en évidence ce passage : de l'image prise pour informer à celle prise pour regarder.

La couleur n'y est plus un artifice ni un argument, mais le point de départ d'une photographie plus intime, affranchie du moment décisif, où le temps, la lumière et la solitude trouvent leur place. Une photographie qui ne cherche plus à prouver, mais simplement à contempler le monde.

Raymond Depardon considère aujourd'hui ces images comme « *des bonbons acidulés, des chewing-gums pastel, comme des souvenirs d'une enfance heureuse, avec toute la naïveté et l'innocence de quelque chose de pas vraiment maîtrisé* ». Il a raconté la marche du monde en noir et blanc, peut-être, mais l'amour des siens et sa tendresse pour ses semblables. Il les délivre en couleur.



© Jane Evelyn Atwood

JANE EVELYN ATWOOD

France - États-Unis • Née en 1947



Visions de France

Elle est née aux États-Unis, mais son cœur habite en France, où elle réside entre la Bretagne et Paris. Installée dans notre pays depuis 1971, Jane Evelyn Atwood le regarde avec les yeux d'une profane devenue citoyenne.

Sa France n'est ni carte postale ni roman national : c'est un territoire fait de visages, de silhouettes et de silences. Une France que l'on effleure souvent sans la saisir.

En 1976, elle achète son premier appareil et s'installe rue des Lombards, à Paris. Elle y photographie les prostituées, femmes et hommes : leurs chambres sombres, leurs attentes, leurs joies et leurs fatigues. Ce travail au long cours disait déjà l'essentiel de la démarche photojournalistique de Jane Evelyn Atwood : pour comprendre un pays, il faut accepter de passer de l'autre côté du miroir, d'entrer dans ses zones d'ombre.

Atwood ne documente pas : elle accompagne. En 1987, elle suit Jean-Louis, premier malade du sida en France à avoir accepté d'être photographié jusqu'à sa mort. À une époque sidérée et terrifiée par l'épidémie, elle donne un visage à cette poussière que l'on voudrait mettre sous le tapis.

Elle s'intéresse aussi aux femmes en prison, aux victimes des mines antipersonnel, aux enfants aveugles à travers le monde, travail récompensé par le prestigieux Prix W.Eugene Smith en 1980. Elle est toujours là où il lui semble qu'elle doit être, avec acuité, sensibilité, respect et intelligence.

Après le Liban, le Tchad, les États-Unis, Haïti et des dizaines d'autres reportages, la photographe s'est consacrée à un tout autre sujet : les chevaux. De l'île d'Ouessant aux steppes de Mongolie, elle est fascinée pour leur puissance, leurs muscles tendus, leurs regards calmes, leur allure majestueuse et élégante.

En médecine, l'utilisation des animaux et leur proximité avec les malades constituent une démarche thérapeutique reconnue et prouvée. Peut-être a-t-elle trouvé dans ces corps équins en mouvement, sculptés par la lumière, posant librement, une forme d'apaisement après une vie passée à éprouver son regard sur les exclus, les marginaux, les tristesses, les drames et les affres du monde.



© Pierre Le Gall

PIERRE LE GALL

France • Né en 1948



Humain, très humain

Pierre Le Gall, si discret que le monde de l'image l'a injustement oublié, se définit comme un adepte de la photographie buissonnière. « *Il nous faut saisir au vol ces éclats de vie espiègles, partout offerts à tous et charmeurs de hasards, révéler des instants d'éternité* », estime cet infatigable archiviste de la vie ordinaire. On trouve dans ses images l'improbable alchimie de la légèreté, de l'attention au détail et de l'humour.

Cette passion pour la photographie naît chez lui dans les années 1960, après avoir vu une exposition d'Henri Cartier-Bresson. En 1972, il reçoit le prestigieux prix Niépce à seulement 24 ans. Mais il n'a jamais souhaité en faire son « vrai » métier, préférant enseigner la philosophie.

Reste que sa passion ne l'a jamais quitté. Les yeux écarquillés, sans projet ni intention, sans artifice ni prétention, l'appareil toujours à portée de main, il nous offre depuis plus de cinquante ans une photographie spontanée qui dévoile la vraie vie, qui aère l'esprit et l'empêche de se prendre au sérieux, avec tous ces petits instants du quotidien pris à la volée.

Son œuvre prolifique, d'une humanité profonde, en noir et blanc, saisit une expression, un regard, un geste, une ambiance avec un brin de tendresse, où la gravité côtoie les situations cocasses et où le cérémonial s'accommode naturellement de la familiarité.

« *Voyeurs sauvages, sans préjugés, éclairés par la grâce de l'enfance retrouvée, émerveillons-nous quand surgissent au détour du chemin l'inattendu, l'insolite, l'étrange...* », écrit ce Havrais, né au Vietnam, qui a baladé son regard, bien au-delà de nos frontières. Il vit aujourd'hui à Saint-Jean-du-Doigt, dans le Finistère.

La Bretagne de Pierre Le Gall est une région où « *la lumière et le vent se la coulent douce* », dit-il avec malice. Et ces terres bretonnes, il aime les arpenter ; celles des villages, des côtes, des fêtes traditionnelles.

De quand datent ses photos ? D'hier ou d'aujourd'hui ? Qu'importe. Car notre homme aime les gens, tout simplement. Il les regarde vivre et sait se faire invisible pour dénicher « *le fantastique caché dans l'ordinaire et le merveilleux qui se trouve au coin de la rue* ».

C'est toute la grâce de cette intention qui fait de Pierre Le Gall un immense talent de la photographie.



© Vincent Munier

VINCENT MUNIER

France • Né en 1976



Le chant des forêts

Pour un bon photographe, l'aventure commence en bas de chez soi. Cela tombe bien : Vincent Munier est un grand photographe qui, de plus, à réinventé l'imagerie animalière. À cette époque mondialisée où l'on prend un long-courrier comme on prend le métro, celui qui est devenu célèbre pour avoir documenté les loups de l'Arctique et les panthères des neiges a voulu, cette fois, revenir aux sources.

Avec son père naturaliste, Michel Munier, et son fils Simon, ils ont arpentés les forêts des Vosges de son enfance. Le résultat ? « *Le Chant des Forêts* », l'un des documentaires événement sorti l'hiver dernier, qui a conquis le public français jusqu'à être récompensé aux César en février 2026.

Grâce à l'affût, il a saisi la majesté et la beauté de nos territoires, tout comme la vie sauvage qui y subsiste : un oiseau minuscule posé sur une branche givrée, deux biches traversant une nappe d'eau dans la brume matinale, le cerf et son brame vibrant dans la vallée, un lynx furtif ou le grand tétaras qui l'a si longtemps fasciné.

« *Pour être capable d'apprécier la poésie du sauvage, l'enjeu est de retrouver une âme d'enfant et une faculté d'émerveillement. Il y a presque une dimension spirituelle là-dedans* », raconte-t-il.

Munier ne chasse pas le spectaculaire à tout prix. Là où le plus grand défaut de la photographie animalière est celui de vouloir tout sensationnaliser à outrance, lui fait tout l'inverse. La patine de ses images, leur charme si particulier, naît de l'attente, du silence, d'une immersion totale dans un univers. Grâce à lui, on redécouvre ces espaces boisés et ces vallées à côté desquels nous vivons sans jamais vraiment les considérer.

En revenant aux Vosges plutôt que de partir au bout du monde, Munier ne réduit pas son horizon. Au contraire. Il rappelle que le sauvage et l'aventure ne se trouvent pas forcément aux confins de notre planète, qu'ils sont là, discrets et fragiles. Et que c'est en apprenant à se déconnecter, à simplement regarder et écouter la nature, à s'en émerveiller et à l'aimer que nous aurons – vraiment – envie de la protéger.



© Sophie Hatier

SOPHIE HATIER

France • Née en 1965



Loin des jardins

« Au cours d'une première vie, j'ai fait du reportage. Puis, ma façon de photographier a complètement changé. L'humain est plus rare, je cherche des lieux où je peux construire des images à la limite de l'abstraction. Presque des tableaux. Et pour réaliser ces formes, je choisis en général des destinations un peu rudes et peu peuplées, comme l'Islande, la Norvège ou même chez nous en Provence. »

C'est ainsi que Sophie Hatier explique l'ambiance onirique que l'on retrouve dans cet essai photographique intemporel. *Loin des jardins* est une puissante célébration de la nature sauvage, de sa beauté à l'état brut, celle qui n'a pas été travaillée, modifiée ou altérée par l'homme.

Cette artiste singulière, régulièrement exposée dans les galeries, trace une route poétique à travers un monde d'espaces sereins et sauvages. Vivant entre Grignan (Drôme) et Paris, elle a sillonné en solitaire, au cours des quinze dernières années, l'Islande, la Namibie, la Norvège et la France, notamment la Camargue et la Drôme.

Les étendues parcourues sont photographiées pour n'en saisir que l'essentiel : roche noire tranchée par la blancheur du glacier qui s'étale comme un découpage à la Matisse ; bande horizontale, bleu vif, d'un cours d'eau surplombé par la masse couleur d'encre d'une montagne. La confusion troublante entre photographie et peinture se donne aussi à voir lorsque les vapeurs évanescentes et fumeroles, enrobant les ravines, semblent exécutées au pastel blanc.

Mer, ciel, terre, savane, forêt, falaise, geyser... sont traités comme des matières premières. Aucun des territoires n'est clairement localisé ni identifié. C'est un monde tellurique de couleurs, de lignes et de formes que Sophie Hatier façonne avec éclat. Loin des cartes postales créées par l'homme pour l'homme, proche d'une certaine idée de la nature lorsqu'on prend le temps de la regarder en face.



de l'air

LE MAGAZINE QUI DONNE À VOIR

9 GRAND CHÊNE

Sophie Hatier est la lauréate 2026 du Prix Leica des Nouvelles écritures de la photographie environnementale, soutenu par le magazine De l'Air.

Une exposition produite en partenariat avec Leica qui offre également à la photographe primée une dotation en matériel photographique.



© Claudine Doury

CLAUDINE DOURY

France • Née en 1959



Solstice

« C'est le jour le plus long de l'année. Le jour où le soleil semble s'arrêter. La lumière inonde la terre et résonne sur les êtres, la vie renaît. Appelée Kupala chez les Slaves, Kupalès chez les Baltes, la nuit du solstice d'été est une célébration traditionnelle. Elle trouve ses racines dans des fêtes païennes étroitement liées aux forces de la nature et au culte du soleil. »

C'est le temps de la terre féconde et des rituels de fertilité portés par les incantations des femmes autour de l'eau et du feu. »

C'est ainsi que Claudine Doury décrit, de manière factuelle, cette narration photographique personnelle et imaginaire qui plonge avec douceur dans les légendes d'autrefois. Voyageuse empathique, cette artiste sensible n'a eu de cesse, depuis ses débuts, de documenter des régions comme l'Asie centrale, la Crimée ou la Sibérie.

Depuis dix ans, elle s'est rendue, chaque 21 juin, de Saint-Petersbourg à Maloyaroslavets en Russie, sur l'île du lac Ives au Bélarus, ainsi qu'à Kaunas, Vilnius et dans les campagnes polonaises et lettones, pour témoigner de ce moment si particulier, auprès de ces peuples célébrant le retour de la lumière.

Les rites y sont immuables : l'occasion de parer les corps et les maisons de guirlandes de fleurs, de se purifier dans les rivières à l'aube, d'allumer des feux de joie dans une dimension liturgique et un rapport quasi-divin à la nature.

Claudine Doury découvre des rituels anciens, mais aussi les troubles et les griefs qui traversent notre monde contemporain : l'interaction entre le présent et la mémoire, le pouvoir créatif et révolutionnaire des femmes, la frontière fragile entre la transition et la perte, entre changements et nouveaux départs.

« Je souhaite ainsi rendre compte des forces invisibles qui traversent les lieux et les êtres en ce jour unique », précise-t-elle.

Mystérieuses et délicates, ses images évoquent les forces invisibles qui parcourent ces lieux dans un crépuscule porteur de promesses. Elles interrogent la notion de racines et d'identité. Elles célèbrent également le pouvoir expressif et spirituel de la lumière, rendant ainsi hommage à la nature même de la photographie.



© Éric Garault

ÉRIC GARAULT

France • Né en 1975



Les gardiens du vivant

Une exposition, mais quatre histoires. Pour documenter l'action de la Fondation Yves Rocher, qui soutient des programmes de reforestation dans le monde depuis 1991, le photographe Éric Garault, à la fois reporter et éminent portraitiste, s'est rendu au Togo, en Équateur, aux Pays-Bas et dans les campagnes françaises. Il y a rencontré des femmes et des hommes qui, dans des écosystèmes différents et face à des réalités diverses, cherchent et mettent en place des solutions où l'arbre est le vecteur central de leur action.

Au Togo, petit pays d'Afrique de l'Ouest coincé entre le Ghana et le Bénin, les paysages verdoyants masquent une fragilité profonde. Pression démographique et raréfaction des terres poussent les agriculteurs à cultiver les rives du Zio, accentuant l'érosion et le risque d'inondations.

En France, la disparition de plus de la moitié des exploitations agricoles depuis les années 1980 fragilise également le vivant. Avec elles déclinent oiseaux et pollinisateurs, parfois de 30 à 60 %. Face à cette érosion, de nouveaux modèles émergent.

Aux Pays-Bas, où chaque mètre carré compte, chaque arbre fait aussi la différence. Sur ce petit territoire grignoté par la mer, avec l'une des densités de population les plus élevées au monde, l'agriculture est un héritage ancien qui doit aujourd'hui s'adapter : cultures hors-sols, surfaces libres rares et chères, eau qui se pollue et biodiversité comprimée, écrasée, fragilisée.

Enfin, l'Équateur. Premier pays à avoir inscrit un « droit à la nature » dans sa Constitution, sa forêt n'en reste pas moins sous pression des ambitions pétrolières qui menacent des territoires précieux.

À chaque fois, derrière les enjeux écologiques se dessinent des questions sociales. Car la sauvegarde de l'environnement ne peut se concevoir sans intégrer la question des populations qui y vivent. La Fondation Yves Rocher s'attache également à sortir des milliers de familles de la précarité et à améliorer leurs conditions de vie.

Séparés parfois par des milliers de kilomètres, tous ces espaces naturels sont reliés par la force fragile de l'arbre, qui se réimpose et devient à la fois un rempart et une ressource, mais aussi – et surtout – un symbole. Celui d'un avenir partagé autour d'une conviction : planter, protéger et transmettre pour tenter de préserver le vivant et retrouver une harmonie durable entre les humains et leur terre matricielle.

FONDATION YVES ROCHER
POUR LA NATURE
RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE

📍 GALERIE JARDIN DU RELAIS POSTAL

Exposition réalisée en partenariat avec la Fondation Yves Rocher qui célèbre en 2026 ses trente-cinq ans d'existence et qui a financé durant une année cette série de reportages dans le cadre de ses missions photographiques.



© Serge Sibert

SERGE SIBERT

France • Né en 1953



Une chronique rurale

Le Bugey est une région de moyenne montagne située dans le département de l'Ain, en région Auvergne-Rhône-Alpes. Les fermes familiales dominent encore le paysage agricole, avec la volonté d'appliquer une agriculture humaine, proche de la nature, privilégiant l'équilibre et l'harmonie entre travail et passion.

Il y a une trentaine d'années, des paysans pionniers ont su innover, en proposant des produits aux qualités propres issus de l'agriculture biologique ou raisonnée, et en développant les circuits courts. Ce modèle a permis le maintien économique et la transmission intergénérationnelle de la plupart des fermes jusqu'à aujourd'hui.

Cependant, un bouleversement majeur va impacter ce paysage agricole, avec le départ annoncé, d'ici 2030, d'un agriculteur sur trois. Un million de fermes familiales ont déjà disparu depuis les années 70, dont 100 000 entre 2012 et 2020, selon des données ministérielles. L'installation des exploitations et la transmission des savoir-faire sont devenues plus que jamais des enjeux capitaux, en Bugey comme ailleurs.

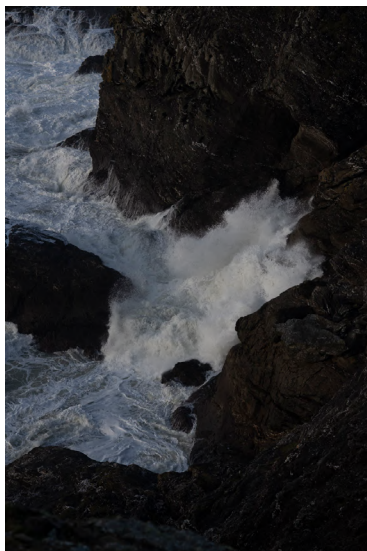
Derrière la dureté des statistiques, il importait au photographe Serge Sibert, adepte des reportages au long cours régulièrement publiés dans les plus prestigieux titres de la presse magazine, de mettre des visages sur ces femmes et ces hommes animés d'une volonté farouche. Il compose ainsi de véritables albums de famille, souvent sur plusieurs années, à travers leurs parcours singuliers. Sans connotation nostalgique, ses images ne peuvent être exemptes d'un attachement sensible aux habitants de cette terre dont il est originaire : à l'instar des enfants du Bugey d'aujourd'hui, il a lui aussi parcouru, jusqu'à l'adolescence ces chemins vallonnés pour mener les vaches de la ferme familiale.

En Bugey comme ailleurs, préserver un maillage solide de petites structures à l'échelle nationale n'est pas seulement un défi pour l'agriculture : c'est un impératif politique et culturel déterminant pour l'habitabilité des territoires ruraux, qui engage la société tout entière.

cewe

AGORA

Exposition imprimée grâce
au soutien et à l'expertise
de CEWE.



© Julie Bourges

JULIE BOURGES

France • Née en 1981



Contes de la petite mer et de la grande terre

Il y a bien longtemps, des fées furent chassées de la forêt de Brocéliande. Elles versèrent tant de larmes que se créa le golfe du Morbihan. On dit qu'elles y jetèrent leurs couronnes de fleurs. Et ces couronnes donnèrent naissance aux trois cent soixante-cinq îles du Golfe. Autant d'îles que de jours dans l'année. Trois couronnes s'aventurèrent même jusqu'à l'océan pour former ces terres du large. La plus belle des trois, celle de la reine des fées, engendra Belle-Île-en-Mer. Et les deux autres couronnes furent à l'origine d'Houat et Hoëdic.

Depuis les temps les plus anciens, la Bretagne, et le Morbihan en particulier, perpétuent les légendes les plus mystérieuses, les plus étincelantes, les plus fantasmagoriques. Lorsque la nuit tombe sur la forêt de Brocéliande, il se dit que des personnages magiques sortent du fond des ruisseaux pour reprendre la place qu'ils occupaient avant l'arrivée de l'Homme ; que lutins et korrigans viennent danser autour des pierres levées ; que les âmes de la fée Morgane, de Viviane et des preux chevaliers arthuriens rôdent encore dans les sous-bois ; que les arbres centenaires se font l'écho des incantations de Merlin l'Enchanteur.

Cette terre de contes, Julie Bourges a souhaité la revisiter pour cette commande initiée par le Conseil départemental du Morbihan. Lauréate, en 2023 du Prix « Résidence pour la photographie » de la Fondation des Treilles, cette photographe rennaise aime travailler entre récit mythologique et personnages contemporains, mettant en images des univers oscillant entre abstraction et onirisme. Fortement inspirée par Federico Fellini, Theo Angelopoulos ou Italo Calvino, elle élabore des scènes minimalistes, fragmentaires et intimistes qui laissent place à l'imagination.

Pour cet essai photographique, Julie Bourges est partie à la rencontre des héritières de ces fées légendaires : des femmes d'aujourd'hui évoluant dans un univers hors du temps. L'occasion de réenchanter notre territoire. Osez-vous aventurer sur les sentiers forestiers, mais prenez garde : les racines au sol des vieux chênes ressemblent à s'y méprendre à des pattes de dragon.



📍 JARDIN DE L'AFF

Commande photographique
réalisée avec le soutien
du Conseil départemental
du Morbihan.



© Lys Arango

LYS ARANGO

Espagne • Née en 1988



Au Guatemala, un jour les champs refleuriront

Nous prenons trop souvent pour acquis la terre et ce qu'elle nous donne. Au Guatemala, les sols s'épuisent et les hommes ont faim.

Dans le « corredor seco », le couloir de la sécheresse qui traverse l'est du pays, les saisons se dérèglent, les pluies se font de plus en plus rares et les récoltes sont réduites à peau de chagrin. Le maïs, pierre angulaire de l'alimentation et de l'identité maya, ne pousse plus comme avant, et un enfant sur deux souffre de malnutrition chronique.

Depuis 2019, la photographe espagnole Lys Arango documente cette crise silencieuse et structurelle, ainsi que les espoirs de tout un peuple pour revitaliser un monde naturel qui s'éteint. Dans cette exposition engagée, montrée pour la première fois au public dans sa totalité grâce au soutien du Prix Photo CCFD-Terre Solidaire pour la photographie humaniste et environnementale, cette photojournaliste, qui vit aujourd'hui à Paris, raconte, avec douceur et sensibilité – dans des couleurs dignes des grands peintres flamands : ce qu'il reste quand il n'y a plus rien à récolter.

Pendant six ans, elle a suivi ces familles confrontées à ces absences : de pluie, de soutien, d'avenir. Certaines ont perdu des enfants ; d'autres ont envoyé les leurs sur les routes migratoires. Non pas par choix, mais parce que « *rester, c'est mourir lentement* ».

Sans dramatisation à outrance, ce travail va au-delà d'un sinistre constat pour dévoiler aussi les solutions qui permettront de s'extraire d'une spirale infernale. La photographe s'attache à révéler ce qui subsiste, ce qui résiste, ce qui est encore là. Une démarche qui s'inscrit dans la durée et qui permet d'apporter des réponses.

« *Il ne s'agit pas de montrer la faim, mais ce que l'on fait malgré la faim* », constate-t-elle. « *Mon objectif est de donner corps à ces voix oubliées, de suivre les familles que j'ai rencontrées et de contribuer — à travers la photographie — à faire exister leurs luttes, non comme des exceptions, mais comme des formes de résistance et d'autonomie à part entière.* »



9 CHEMIN DES LIBELLULES

Une exposition réalisée en partenariat avec le CCFD-Terre Solidaire, qui utilise la photographie comme témoin de son action à travers le monde.

Lys Arango est l'une des cinq lauréats 2025 de la 2^e édition du Prix Photo CCFD-Terre Solidaire – mention Prix du jury SAIF – pour la photographie humaniste et environnementale.

Une bourse de 10 000 euros, financée par la SAIF, a permis à la photographe, Lys Arango, de finaliser ce projet au Guatemala.



© Ingmar Björn Nolting

INGMAR BJÖRN NOLTING

Allemagne • Né en 1995



Paradoxes climatiques

Les bons écrivains sont ceux qui parviennent à mettre des mots sur nos émotions. Les bons photographes, eux, font de même, mais avec des images plutôt que des mots. C'est exactement ce qu'a réussi à transmettre Ingmar Björn Nolting en s'attaquant à l'épineux sujet de l'accélération du changement climatique et aux ambitions allemandes en la matière.

Le géant européen, l'Allemagne, souhaite devenir une nation industrielle climatiquement neutre d'ici 2045 - ce qui le placerait parmi les pionniers internationaux sur cette question : sortie définitive du charbon d'ici 2038, quinze millions de voitures électriques sur le territoire dans quatre ans et un développement massif des énergies renouvelables. Il s'agirait du « *plus grand projet de modernisation et de sauvegarde de notre prospérité depuis la Seconde Guerre mondiale* », selon Dirk Messner, président de l'Office fédéral allemand de l'environnement.

Mais, comme partout, les bonnes volontés se heurtent rapidement au réel dès lors qu'il faut repenser et changer nos modes de vie. Un paradoxe international : malgré des sondages indiquant un large soutien à la protection du climat, celui du public s'étirole clairement lorsqu'il s'agit de mesures concrètes. Récemment, la dépendance au gaz russe, la crise énergétique qui en a résulté, les difficultés économiques et l'inflation ont exacerbé les dissensions. Cet essai photographique est un voyage au cœur du peuple allemand, divisé sur les enjeux climatiques mais à la recherche d'un certain consensus social.

Comment photographier un paradoxe ?

« *Mon approche photographique s'appuie sur une observation et une recherche minutieuses* », estime le photojournaliste. « *À travers des compositions sobres et scéniques, je cherche à visualiser la relation entre les individus et leur environnement.* »

Le résultat est une séquence d'images qui, ensemble, construisent une narration complexe mais terriblement juste de la société et de ses dynamiques contraires. Un inventaire à la Prévert des paradoxes de notre époque moderne sur laquelle les prochaines générations porteront, sans aucun doute, un regard critique. Mais les travaux journalistiques, nuancés et complets comme celui d'Ingmar Björn Nolting, permettent de mieux les éclairer pour aider à comprendre les raisons qui poussent à agir - et celles qui nourrissent l'inaction. Et ainsi d'ouvrir un espace de dialogue, d'imagination et d'espoir pour, peut-être, pouvoir mieux anticiper l'avenir.

FONDATION YVES ROCHER
POUR LA NATURE
RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE



9 GALERIE JARDIN DU RELAIS POSTAL

Ingmar Björn Nolting est le lauréat 2025 du Prix Photo Fondation Yves Rocher, en partenariat avec Visa pour l'Image-Perpignan.

Une bourse de 8 000 € lui a été remise pour la réalisation de ce travail au long cours, présenté pour la première fois dans sa totalité à La Gacilly.



© Lee Shulman

LEE SHULMAN, THE ANONYMOUS PROJECT

Grande-Bretagne • Né en 1973



Horizons

« Je me représente souvent assis dans un train, le visage collé à la vitre, contemplant le paysage qui défile comme un long ruban. Je suis hypnotisé par l'horizon, cette ligne ondulante qui structure les éléments d'un décor sans cesse renouvelé. On s'attache souvent à décrire les changements qui se succèdent au premier et à l'arrière-plan mais c'est à cette ligne ininterrompue de l'horizon que s'accroche mon regard. C'est un pont réconfortant entre passé et avenir. Un trait immuable qui symbolise pourtant aussi l'imminence d'un nouveau départ. Il tranche souvent tel un couteau l'image en deux parties, qu'il renvoie dos à dos comme autant de visions du monde. »

Lee Shulman, artiste créatif et généreux, définit ainsi ce nouveau projet présenté pour la première fois à La Gacilly. Depuis dix ans, ses visions imaginaires, souvent extravagantes, ont été exposées dans les plus hauts lieux de la photographie, d'Arles à New York, en passant par Séoul et Londres.

Tout commence un peu par hasard, lorsque ce réalisateur britannique achète sur eBay une série de diapositives Kodachrome 35 mm, toutes prises par des anonymes. Saisi par ce qu'il nomme « la valeur émotionnelle de ces tranches de vie », il décide d'élargir l'audience de ces images. Il fonde en 2017 The Anonymous Project et se lance dans la constitution de l'une des plus vastes collections privées de photographies couleur amateurs du XXe siècle. Composée d'environ 800 000 diapositives Kodachrome, cet ensemble de clichés forme une incroyable mémoire collective ; des moments de vie perdus dans le temps, des images souvent drôles, surprenantes et touchantes, aussi fascinantes que saisissantes parce qu'imparfaites.

Avec *Horizons*, il extrait de cet océan d'archives une sélection qui dépasse la simple nostalgie. Ces lignes de fuite deviennent le fil rouge d'une narration. Elles structurent des scènes ordinaires et relient les générations qui se succèdent devant l'objectif.

L'horizon marin joue souvent sur un mode unique : une séparation monochrome entre deux éléments liés de façon inextricable. L'horizon terrestre, lui, offre souvent un contour plus dramatique et irrégulier, trompeur par rapport au calme relatif et à la stabilité qui y règnent. Le tout compose une toile de fond sur laquelle se déroulent nos existences. Ce fil tendu entre ce que nous étions et ce que nous serons. Un moyen subtil et amical de nous rappeler que nos routes cheminent toutes dans le même sens sur la trajectoire de nos vies.



© Jérôme Gence

JÉRÔME GENCE

France • Né en 1984



Au-delà du réel, les mondes virtuels

Que devient une société où le seul horizon sentimental se conjugue au virtuel ? C'est ce qu'a essayé de montrer Jérôme Gence au Japon dans l'un de ses reportages. Dans ce pays, une étude de 2019 a estimé qu'environ 3,5 millions de citoyens âgés de 20 à 39 ans déclarent ressentir des sentiments amoureux pour des personnages d'animation ou de jeux vidéo.

Autour d'eux gravite une industrie prospère : le marché des produits dérivés liés à cet univers virtuel représentait près de 6 milliards de dollars en 2023. Des agences spécialisées organisent ces cérémonies « au-delà des dimensions », attirant désormais une clientèle étrangère.

Ce phénomène, qui paraît absurde, n'est peut-être pas si loin de se produire un jour chez nous. En France, 46 % des enfants français possèdent un smartphone avant 10 ans. Les écrans ne sont plus des outils : ils deviennent des milieux de vie.

Le photographe Jérôme Gence ne juge jamais. Il montre pour comprendre. Depuis bientôt dix ans, il documente l'effacement progressif de la frontière entre le monde virtuel et le monde physique, ainsi que les conséquences des chevauchements de ces deux univers sur nos sociétés. Car derrière ces situations qui peuvent paraître absurdes se dessinent des questions beaucoup plus vastes, voire inquiétantes : celles de la solitude, de la pression sociale, des difficultés économiques et des sentiments de déclassement au XXI^e siècle.

À travers ces histoires, Jérôme Gence interroge un basculement : lorsque le lien social se dématérialise, que reste-t-il ? Et surtout, que devient une société qui apprend à aimer sans jamais se toucher ? « *Un jour, je n'arrêtais pas de penser à ces mondes virtuels et à quel point je trouvais tout cela fou* », racontait-il sur la scène d'une convention du National Geographic où il intervenait. « *Et j'ai compris ce que ces fans ressentent : ils savent bien sûr que ces personnages virtuels n'existent pas. Ils ne sont pas idiots. Mais grâce à eux, à ces hologrammes, leur amour durera pour toujours.* »

Force est de constater que nous sommes happés, dans notre monde d'accélération technologique, par le défilé continu d'images, de posts et de vidéos sur nos smartphones. Lever les yeux de l'écran juste un instant, cesser de scroller à l'infini, retrouver sa capacité d'attention, regagner du temps de cerveau disponible, se reconnecter au réel, autant de problématiques abordées par le travail de Jérôme Gence. Pour les jeunes générations, c'est l'avenir de la société qui est en jeu.



© Brodbeck & de Barbuat

BRODBECK & DE BARBUAT

France • Nés en 1986 et 1981



Illusions photographiques

Interroger les notions de mémoire et de perception en mêlant photographie et vidéo, rigueur conceptuelle et poésie : c'est ce que Simon Brodbeck et Lucie de Barbuat s'efforcent de faire depuis leur rencontre en 2005. Sonder le visible pourrait résumer leur approche. En se jouant des limites techniques et des codes établis, ils explorent et transforment le medium photographique.

Leur travail dialogue autant avec l'histoire, la peinture — par ses compositions et ses jeux de perspective — qu'avec la photographie plasticienne ou le cinéma. Jouant avec l'espace-temps et la lumière, ils construisent des images où le réel dialogue constamment avec l'imaginaire. Attentifs à l'histoire de la photographie et à l'évolution des technologies, ils intègrent régulièrement des pratiques expérimentales ou hybrides afin d'interroger la manière dont ces innovations transforment notre rapport aux images et notre vie quotidienne.

Pensionnaires de la Villa Médicis de 2016 à 2017, diplômés de l'École nationale supérieure de la photographie à Arles et de l'Institut national des langues et civilisations orientales, leurs travaux ont fait l'objet d'expositions dans de nombreux musées et instituts, en France comme à l'international.

Entre documentaire et fiction, l'œuvre de Brodbeck et de Barbuat propose une expérience contemplative. Les deux séries présentées dans cette exposition interrogent notre manière de voir et de consommer l'image. La première, *Memories of a Silent world*, réalisée entre 2008 et 2011, raconte un monde déserté par l'humanité : sur des sites de nos grandes mégapoles, le temps d'exposition, long de plusieurs heures, falsifie la réalité et ne laisse apparaître sur la photographie que des éléments immobiles. La seconde, *Une Histoire Parallèle*, une mise en abîme débutée en 2022, est une étude sur l'intelligence artificielle et les mécanismes du souvenir : les images iconiques entrées dans l'histoire de la photographie deviennent des « hallucinations », des anomalies, lorsque les clichés de Robert Capa ou Dorothea Lange sont générés par les IA génératives.

Deux travaux qui nous rappellent que la photographie ne se contente pas de représenter le monde. Elle en modifie aussi profondément la perception.

**DROIT À LA CULTURE
POUR TOUS**



© Cédric Wachthausen & Collège Cousteau (Séné)

FESTIVAL PHOTO DES COLLÉGIENS DU MORBIHAN

15^e Édition



« Au nom de la mémoire : la photographie en héritage »

En 2026, la photographie fêtera ses 200 ans d'existence. Deux siècles d'images, de regards et d'histoires qui ont façonné notre manière de voir le monde.

À l'occasion de cette édition spéciale du Festival Photo des Collégiens, nous vous invitons à explorer la photographie comme un lien vivant entre le passé et l'avenir.

Sous le thème « Nos héritages en images », les élèves ont été amenés à s'interroger :

- Que nous transmet la photographie ?
- Quelles traces gardons-nous du monde d'hier ?
- Que souhaitons-nous laisser derrière nous pour demain ?
- Avec les bouleversements technologiques, comment appréhender l'avenir de la photographie ?

La photographie, outil de mémoire et de transmission, raconte nos racines, nos histoires personnelles et collectives, et donne à chaque génération la possibilité de porter un regard nouveau sur le temps.

À travers leurs créations, les collégiens deviendront à leur tour témoins de leur époque, en explorant ce que signifie « hériter » d'un monde en images, et ce que l'on choisit d'en faire.



LES HALLES



© Hervé Le Reste & Collège Sacré-Cœur (Vannes)

UN PROJET PÉDAGOGIQUE À L'ANNÉE

Ce projet, réalisé grâce au partenariat entre le Conseil Départemental du Morbihan et l'Association du Festival Photo La Gacilly, fédère cette année 12 établissements publics et privés du département, autour d'un projet pédagogique annuel basé sur la découverte de la photographie.

Accompagnés de 8 photographes professionnels, ces 12 collèges engagés dans l'opération ont travaillé pendant cette année scolaire 2025-2026 sur le thème « Au nom de la mémoire : la photographie en héritage ».

Analyse du sujet, construction du synopsis, réalisation des prises de vue, editing et rédaction des légendes, les élèves seront les auteurs d'une exposition pleinement intégrée à la programmation de la 23^e Édition du Festival Photo La Gacilly. Leurs travaux seront exposés en Autriche en 2027 à l'occasion du Festival Photo La Gacilly-Baden, en écho aux créations de jeunes Autrichiens qui travailleront sur ce même thème.

Les photographes marraines & parrains :

Cédric WACHTHAUSEN, Éric FROTIER de BAGNEUX, Fred MOURAUD, Hervé LE RESTE, Pauline TEZIER, Aude SIRVAIN, Bettina CLASEN, Émilie TEULON.

Les collèges engagés :

Kerfontaine (Pluneret), Saint-Pierre (Port-Louis), Saint-François-Xavier (Vannes), Marcel Pagnol (Plouay), Cousteau (Séné), François-René de Chateaubriand (Gourin), Notre-Dame Jean-Paul II (Ploemeur), Sainte-Anne (La Gacilly), Yves Le Bec (Rohan), Eugène Guillevic (Saint-Jean-Brévelay), Le Sacré-Cœur (Vannes), Notre-Dame Le Ménimur (Vannes).

ACCOMPAGNER L'ÉVEIL CULTUREL



Pour accompagner au mieux les publics dans leur découverte des expositions, l'équipe du Festival Photo La Gacilly poursuit ses actions de médiation et de sensibilisation à destination du plus grand nombre, et ce dès le plus jeune âge.

OFFRES PÉDAGOGIQUES

Dans un souci d'éveiller les plus jeunes à la photographie et aux thématiques du Festival, différents formats de médiations et ressources pédagogiques sont proposés aux établissements scolaires et structures jeunesse :

- **Dossiers pédagogiques** primaires et secondaires permettant de découvrir les expositions en amont et en aval de la visite,
- **Outils d'auto-médiation** pour visiter le Festival de manière ludique et en autonomie,
- **Offre de médiation** culturelle à la carte selon la classe d'âge,
- **Rencontres ponctuelles** entre les jeunes et les photographes lors de l'inauguration.

OUTILS D'AUTO-MÉDIATION

Pour visiter de manière ludique et en autonomie les expositions, le Festival met gratuitement à disposition des outils de médiation :

- **Rallye Photo** : une plaquette de jeu pour explorer les expositions en détail,
- **Sac zoom-zoom** : un sac contenant de nombreux jeux et accessoires pour découvrir les expositions à son rythme et de manière ludique,
- **Deux espaces dédiés** : petits et grands, venez-vous détendre, testez vos connaissances et voir ce que vous avez retenu du festival dans deux espaces à ciel ouvert.

>> Réservation obligatoire pour les groupes.
Disponible également pour le grand public.

VISITES & ATELIERS SCOLAIRES

• Visite découverte thématique - 1h00

Découvrez la programmation du festival à travers une visite guidée d'une sélection d'expositions. Un moment privilégié pour aborder les œuvres des photographes internationaux. Une zone au choix : verte, bleue ou orange.

>> Groupe de 15 pers. min et 30 pers. max.
Réservation obligatoire.

• Visite jeu - 1h30

Un nouveau format de visite jeu dédié aux scolaires pour découvrir la programmation de la 23^e édition et explorer des thématiques variées de façon ludique, à travers des énigmes à déchiffrer.

>> Groupe de 10 pers. min et 15 pers. max.
Réservation obligatoire.

• Initiation cyanotype - 1h30

Venez vous initier aux prémices de la photographie en découvrant la technique du cyanotype : une technique vieille de plus de 180 ans qui vous plonge dans des nuances de bleus.

>> Groupe de 10 pers. min et 30 pers. max.
Réservation obligatoire.

Tarifs et réservations sur le site internet
www.festivalphoto-lagacilly.com

Réservations possibles via l'adresse mail
reservation@festivalphoto-lagacilly.com
ou au 02 99 08 68 00

Du 1er juin au 4 octobre 2026 :
plus de renseignements au Point Accueil
& Boutique, Place de la Ferronnerie.

PROGRAMME CULTUREL 2026

AGENDA



Tout au long de l'été, le Festival invite à découvrir la programmation sous le prisme de différentes formes artistiques. Il vit alors au rythme de rencontres, débats, projections ou encore spectacles vivants, en synergie avec des acteurs du territoire.



© Michel Ségalaou / Festival Photo La Gacilly 2025

29, 30 & 31 MAI WEEK-END INAUGURAL

Cette année, le Festival Photo vous donne rendez-vous le **vendredi 29 mai** à partir de 19h30, Place de la Ferronnerie pour une soirée d'inauguration. Au programme : foodtruck, concert et convivialité...

Puis, le **samedi 30** et le **dimanche 31 mai**, venez profiter d'un programme inédit en présence des photographes afin d'officialiser l'ouverture de la 23^e édition. Au programme : visites des expositions, conférences, séances de dédicaces, fresque participative...

18, 19 & 20 SEPTEMBRE JOURNÉES EUROPÉENNES DU PATRIMOINE

Pour la 8^e année consécutive, le Festival Photo La Gacilly propose un temps fort d'animations à l'occasion des Journées Européennes du Patrimoine.

Découvrez le programme complet des événements bientôt sur le site internet :

www.festivalphoto-lagacilly.com



© Jean-Michel Niron / Festival Photo La Gacilly 2025

Retrouvez l'ensemble de la programmation et toutes les informations pratiques sur le site internet www.festivalphoto-lagacilly.com. Et, pensez à vous inscrire à notre newsletter pour recevoir les dernières actualités et temps forts de l'événement.

Suivez-nous sur nos réseaux sociaux pour ne rien manquer [@lagacillyphoto](https://www.instagram.com/lagacillyphoto)

VISITES & ATELIERS



Pour accompagner au mieux les publics dans leur découverte des expositions, l'équipe du Festival Photo La Gacilly poursuit ses actions de médiation et de sensibilisation à destination du plus grand nombre, et ce dès le plus jeune âge.

Pour permettre aux petits et grands de visiter de manière ludique et en autonomie les expositions, le Festival met gratuitement à disposition **des outils de médiation** au grand public (cf page 36 du dossier de presse).

POUR LE GRAND PUBLIC

• Visite découverte thématique - 1h00

L'équipe de médiation culturelle invite les visiteurs à découvrir la programmation de la 23^e édition du Festival Photo La Gacilly à travers un parcours d'expositions dans les galeries en plein air du village. Cette visite guidée permet d'appréhender et de comprendre, à la fois la dimension artistique de la photographie et l'engagement environnemental, en explorant les différentes thématiques du festival et la démarche des photographes. Une zone au choix : verte, bleue ou orange.

>> Limité à 30 personnes.
Réservation obligatoire.

• Visite du commissaire - 1h30

Comment penser la programmation d'un festival photo ? Qu'est-ce qu'un commissariat de 20 expositions et de plus de 800 photographies ? Venez parcourir les galeries accompagnées de Cyril Drouhet, commissaire des expositions. L'occasion de (re)découvrir les photographies exposées, de comprendre les choix curatoriaux et d'apprendre les anecdotes des coulisses de la fabrication du festival.

>> Limité à 30 personnes.
Réservation obligatoire.

• Initiation cyanotype - 1h15

Venez vous initier aux prémices de la photographie en découvrant la technique du cyanotype : une technique vieille de plus de 180 ans qui vous plonge dans des nuances de bleu. Un atelier adapté aux familles, aux petits comme aux grands.

>> Limité à 15 personnes.
Réservation obligatoire.

POUR LES ENTREPRISES

• Visite découverte - 45min ou 1h30

Cette visite vous permettra d'en apprendre davantage sur la programmation. L'équipe de médiation culturelle vous propose une découverte des expositions sélectionnées avec précision sur un parcours de 45 min ou 1h30.

>> Réservation obligatoire.

• Visite teambuilding - 1h30

L'équipe de médiation culturelle vous propose une découverte des expositions sélectionnées avec précision sur un parcours ludique de 1h30.

>> Réservation obligatoire.

• Initiation cyanotype - 1h30

Venez vous initier aux prémices de la photographie en découvrant la technique du cyanotype : une technique vieille de plus de 180 ans qui vous plonge dans des nuances de bleu.

>> Réservation obligatoire.

Tarifs et réservations sur le site internet
www.festivalphoto-lagacilly.com

Réservations possibles via l'adresse mail
reservation@festivalphoto-lagacilly.com
ou au 02 99 08 68 00

Du 1er juin au 4 octobre 2026 :
plus de renseignements au Point Accueil
& Boutique, Place de la Ferronnerie.

À L'INTERNATIONAL

FESTIVAL PHOTO LA GACILLY-BADEN



© Johannes Zinner / Festival Photo La Gacilly-Baden 2025

Depuis 2018, le Festival Photo La Gacilly s'internationalise et s'exporte à Baden en Autriche. Cité impériale et thermale nichée dans un écrin de nature à 30 kilomètres de Vienne, Baden cultive, comme La Gacilly, une vision durable de l'environnement et un amour de l'art.

Alors, cet été en Bretagne, le Festival Photo La Gacilly dévoilera la programmation de sa 23^e édition "1826-2026 : La Photographie, une aventure française". En parallèle, en Autriche, le Festival Photo La Gacilly-Baden présentera, avec une nouvelle mise en espace, l'intégralité de la programmation de la 22^e édition "So British".

Les photographes exposés bénéficient ainsi d'une seconde occasion de faire découvrir leur travail et de rencontrer un nouveau public, dans un cadre garantissant leurs droits et leurs rémunérations.

Portés chacun par des associations, les deux festivals collaborent également sur des projets d'éducation artistique et culturelle. Ils mutualisent notamment leurs réflexions pour réduire leur impact environnemental, à commencer par la réutilisation des photographies produites pendant deux éditions.

L'été dernier, le Festival Photo La Gacilly-Baden a réuni environ 350 000 visiteurs lors de sa 8^e édition de collaboration. Ainsi, à l'échelle du territoire européen, chacune des éditions, exposée sur 2 années, a pu toucher plus de 600 000 visiteurs.

Festival Photo La Gacilly-Baden
12 juin > 11 octobre 2026
9^e édition – So British!

Lois LAMMERHUBER,
Directeur du Festival Photo
La Gacilly-Baden

Florence DROUHET,
Directrice artistique du Festival Photo
La Gacilly-Baden

L'ASSOCIATION & SES VALEURS

LE FESTIVAL PHOTO LA GACILLY



EN CHIFFRES

23^E ÉDITION

**4 MOIS DE FESTIVAL
GRATUIT ET ACCESSIBLE
À TOUTES ET TOUS**

**+ DE 300 000
FESTIVALIERS SUR L'ÉTÉ**

**800 PHOTOS EXPOSÉES
EN GRAND FORMAT
DANS LE VILLAGE**

**+ DE 20 PHOTOGRAPHES IN-
TERNATIONAUX EXPOSÉS
CHAQUE SAISON**

**+ DE 400 ÉLÈVES PARTICI-
PANTS AU PROGRAMME "LE
FESTIVAL PHOTO DES COLLÉ-
GIENS"**

**9^E ÉDITION INTERNATIONALE
EN AUTRICHE PAR
LE FESTIVAL PHOTO
LA GACILLY-BADEN**

**5,8 MILLIONS DE VISITEURS
DEPUIS 2004**

**+ DE 420 PHOTOGRAPHES
EXPOSÉS DEPUIS 2004**

Créé en 2004, le Festival Photo La Gacilly est devenu le plus grand Festival Photo en plein air d'Europe, accueillant plus de 350 000 visiteurs. Chaque été, pendant 4 mois, le village breton de La Gacilly se transforme en véritable galerie d'exposition à ciel ouvert, accessible à toutes et tous et ce, gratuitement.



© Michel Ségalou / Festival Photo La Gacilly 2025

Depuis 2018, le Festival prend une envergure internationale en s'exportant chaque année en Autriche au travers du Festival Photo La Gacilly-Baden.

Engagé depuis sa création sur les enjeux environnementaux et sociétaux, le Festival Photo La Gacilly continue d'avoir une ambition toujours plus forte d'émouvoir, de sensibiliser et de partager, dans l'espoir d'un monde plus responsable.



**Découvrez le Festival
Photo La Gacilly
en vidéo**

UN VILLAGE DANS LES IMAGES



LA PHOTOGRAPHIE COMME LANGAGE UNIVERSEL

Le Festival Photo La Gacilly accueille chaque été une grande diversité de publics : amis, familles, toutes générations confondues. Les rues, les venelles, les jardins de La Gacilly deviennent de véritables galeries à ciel ouvert, accessibles librement. Les photographies du Festival sont là où l'on vit, bouge et respire.

"ÉMOUVOIR, SENSIBILISER, PARTAGER DANS L'ESPOIR D'UN MONDE PLUS RESPONSABLE" : telle est la mission du Festival Photo La Gacilly. Fidèle à sa raison d'être, il aborde chaque année, dans une approche artistique et esthétique, des thèmes nouveaux incarnant de nouvelles tendances sociétales.

Le Festival Photo La Gacilly fait écho aux préoccupations de chacun ; il permet de remettre en question notre regard vers le monde, en montrant des photographies engagées. Ici, les œuvres exposées nous aident à inventer des sens nouveaux, pour une vie différente, à réinvestir nos relations et revisiter l'essentiel. À travers un langage universel et une culture de l'image, il participe au développement d'un imaginaire et d'une conscience collective.



© Michel Ségalou / Festival Photo La Gacilly 2025



© Michel Ségalou / Festival Photo La Gacilly 2025

UNE PROGRAMMATION ARTISTIQUE D'EXCELLENCE

Martin PARR, Don MCCULLIN, Sarah MOON, Jacques Henri LARTIGUE, Claudia ANDUJAR, Yann ARTHUS-BERTRAND, Elliott ERWITT, Robert DOISNEAU, Seydou KEÏTA, Karen KNORR, Sebastião SALGADO, Josef KOUDELKA, etc. Depuis 2004, près de 420 photographes parmi les plus prestigieux ont été exposés.

Le Festival Photo soutient la photographie par la réaffirmation des rôles des photographes, la défense de leurs droits et de leur rémunération, l'aide à la création et à la diffusion.

UN FESTIVAL ENGAGÉ

Chaque année, une double thématique est développée, alliant un focus sur la création contemporaine propre à un pays ou un continent, avec une problématique sociétale et environnementale.

En abordant ces grands thèmes dans une approche artistique et esthétique, le Festival fait écho aux préoccupations de chacun. À travers ses expositions et le regard des photographes, le Festival Photo La Gacilly est depuis plus de 20 ans, un vecteur d'information, de sensibilisation et de mobilisation du grand public aux enjeux environnementaux et sociétaux.

La connaissance des peuples du monde entier, au service d'une vision humaniste de la société, est au cœur du projet de l'association.

Pendant 4 mois, le Festival est accessible au plus grand nombre, sans billetterie ni justificatif d'entrée à fournir. Le grand public fait partie intégrante des 350 000 visiteurs qui ont pu découvrir l'édition 2025. Par ailleurs, l'association renforce ses actions envers les publics via son service des publics qui développe de nombreux projets de médiation culturelle et ce, tout au long de l'année.



© Jean-Michel NIRON / Festival Photo La Gacilly 2025

UN VECTEUR DE COHÉSION ET DE DÉVELOPPEMENT

À l'échelle de la Bretagne, au niveau national et international, le Festival Photo La Gacilly est reconnu comme un événement culturel structurant qui contribue au développement et au rayonnement du territoire et de la région.

Porté par une association qui fédère des partenaires publics et privés fidèles et sincèrement impliqués sur des valeurs communes, le Festival, en tant qu'événement de cohésion territoriale, de sens et d'attractivité, participe à un modèle vertueux de développement.

RÉSEAUX ARTISTIQUES CULTURELS



Co-construire et faire ensemble : par la mise en partage de compétences et d'expériences au sein de réseaux artistiques, et la mise en place de projets en collaboration avec d'autres acteurs culturels, régionaux et nationaux, l'Association du Festival souhaite favoriser les synergies et le croisement des regards. Une force collective pour mieux servir et défendre la création photographique et une politique des publics dans les territoires.

LE COLLECTIF DES FESTIVALS:



Adhérente du *Collectif des Festivals* depuis 2011, l'Association du Festival partage avec les autres événements culturels en Bretagne, réflexions et moyens d'action sur les questions environnementales et sociales que pose leur organisation.

www.lecollectifdesfestivals.org

ART CONTEMPORAIN EN BRETAGNE:



art contemporain en bretagne

Créé en 2002 autour des structures œuvrant dans le champ de l'art contemporain en région, le réseau a.c.b a évolué en 2021 et fédère aujourd'hui les professionnels et acteurs du secteur en Bretagne.

L'association a pour objet de mettre en œuvre une démarche coopérative pour la structuration et le développement du secteur de l'art contemporain en Bretagne.

www.artcontemporainbretagne.org

RÉSEAU LUX:



Né en 2024, LUX est un réseau professionnel national regroupant des festivals et foires spécialistes de la photographie. Son objectif est de fédérer, mutualiser des outils et communiquer ensemble autour des programmations respectives. Il est en lien permanent avec le Ministère de la Culture, pour épauler les acteurs culturels dans leur démarche.

Aujourd'hui, le réseau compte une trentaine de membres dont Arles, Paris Photo, le Festival Photo La Gacilly.

<https://reseau-lux.com/>

UNE TRAVERSÉE PHOTOGRAPHIQUE EN BRETAGNE:



Le Festival inscrit sa démarche dans *Une Traversée Photographique en Bretagne*, qui prend désormais la forme d'une manifestation annuelle depuis 2023. Fédérant des acteurs qui proposent une programmation estivale autour de la photographie contemporaine, cet événement permet la circulation et le croisement de publics à travers toute la Bretagne.

www.traverseephoto.bretagne.fr

RÉSEAUX DÉVELOPPEMENT DURABLE



Le Festival Photo La Gacilly s'inscrit dans une dynamique collective au travers de réseaux permettant la mise en relation de professionnels portés par le même souci du développement durable et solidaire.

LE COLLECTIF DES FESTIVALS:



Depuis 2011, le Festival Photo La Gacilly est adhérent du *Collectif des Festivals*, association accompagnant une trentaine de festivals bretons signataires de la Charte des festivals engagés pour le développement durable et solidaire en Bretagne.

www.lecollectifdesfestivals.org

MORBIHAN TOURISME RESPONSABLE:



Créé il y a plus de 20 ans, *Morbihan Tourisme Responsable* est un réseau de professionnels qui partagent les valeurs du tourisme durable au bénéfice de leur territoire – le Morbihan, de leurs habitants, de leurs entreprises et partenaires et des visiteurs.

www.morbihan-tourisme-responsable.bzh

1% POUR LA PLANÈTE:



Cette organisation à but non lucratif, connecte les mécènes et entreprises avec les associations porteuses de projets, pour accélérer efficacement les dons au profit de l'environnement. Depuis 2019, l'association du Festival Photo La Gacilly est agréée comme organisme récipiendaire des dons.

www.onepercentfortheplanet.fr

RÉSEAU PRODUIT EN BRETAGNE:



Le Festival Photo La Gacilly s'engage auprès du *Réseau Produit en Bretagne* qui contribue à la dynamique économique et culturelle de la Bretagne, dans un esprit d'éthique et de solidarité. Ce réseau favorise le développement de l'emploi et souhaite accroître la responsabilité sociétale de ses membres.

www.produitenbretagne.bzh/le-reseau

NOS PARTENAIRES



BRETAGNE⁸²

PARTENAIRES PUBLICS



GRANDS PARTENAIRES



LABORATOIRES PHOTOGRAPHIQUES



PARTENAIRES



PARTENAIRES MÉDIAS



RÉSEAUX



Cette 23^e édition vous est aussi proposée grâce au soutien de :

NOS PARTENAIRES TECHNIQUES

Europcar • Meta France • Offset 5

NOS PARTENAIRES INSTITUTIONNELS

Artémisia • Les Champs Libres • Fondation Yves Rocher • Ciné Manivel • Librairie La Grande Évasion • Comité des fêtes de La Gacilly • La Main Fraternelle • Fonds de dotation Trajectoires • Les Musicales de Redon • Mission Locale du Pays de Redon et de Vilaine • Réseau Canopé.

Sans oublier nos mécènes locaux du territoire de La Gacilly ainsi que l'ensemble des festivaliers, adhérents et bénévoles qui nous soutiennent et nous font confiance chaque été.

INFOS PRATIQUES



Le Festival Photo La Gacilly est ouvert du lundi 1er juin au dimanche 4 octobre 2026 inclus, entièrement en libre accès. Une visite d'expositions à l'extérieur, propice à une découverte photographique paisible.

Prévoir au moins une journée pour découvrir toutes les expositions.

Nous conseillons aux visiteurs de commencer leur visite par le Point Accueil & Boutique, où ils pourront trouver tous les renseignements concernant l'édition et recevoir le plan-programme présentant l'ensemble des expositions et activités proposées.



© Jean-Michel NIRON / Festival Photo La Gacilly 2025

POINT ACCUEIL & BOUTIQUE

Place de la Ferronnerie

Ouvert 7j/7

Juin et Septembre de 10h à 18h

Juillet et Août de 10h à 19h

Retrouvez ici, les informations concernant les expositions, les visites, les ateliers, les outils d'auto-médiation, le plan-programme et la boutique du Festival.

TRANSPORTS

Située en Bretagne Sud, entre Rennes, Vannes et Nantes, La Gacilly est une cité vivante qui a su trouver un équilibre entre économie moderne et respect de la nature.



1h de Rennes / Vannes / Nantes

Pensez au covoiturage pour limiter votre empreinte carbone. Notre plateforme de covoiturage Tribulive : <https://tribulive.mobi/fr/events>



2h30 de Paris

Des bus sont mises à disposition à partir de la gare de Redon. Horaires à retrouver sur notre site internet. www.festivalphoto-lagacilly.com

CATALOGUE DES EXPOSITIONS

À l'occasion de cette 23^e édition le Festival Photo édite un catalogue bilingue français-anglais avec l'ensemble de la programmation 2026. Le catalogue est disponible en vente au Point Accueil & Boutique, Place de la Ferronnerie, et sur le site internet du Festival Photo. Ainsi qu'à la Librairie La Grande Évasion, rue La Fayette et à l'Office du Tourisme de La Gacilly.

Disponible à partir du 1^{er} juin 2026.

FESTIVAL LA GACILLY PHOTO

CONTACTS



FESTIVAL PHOTO LA GACILLY

Emeline BERNIER

Chargée de communication

communication@festivalphoto-lagacilly.com
+33 (0)6 99 53 51 76 / +33 (0)2 99 08 68 00

Maison de la Photographie
Place de Ferronnerie
56200 La Gacilly



AGENCE DE PRESSE 2E BUREAU

**Marie-René DE LA GUILLONNIERE
& Martial HOBENICHE**

lagacilly@2e-bureau.com
+33 (0)1 42 33 93 18

2^e Bureau
57 quai de Valmy
75010 Paris



GRAPHISME ATELIER MICHEL BOUVET

Azadeh YOUSEFI

Création graphique

Emeline BERNIER

Exécution graphique

Megan Stockwell

Traduction des textes

SUIVEZ-NOUS SUR LES RÉSEAUX!

www.festivalphoto-lagacilly.com
@lagacillyphoto #lagacillyphoto



**Visionner le replay
de la conférence
de presse 2026**